



Paysagiste caméléon

Louis Benech

Courtisé par les puissants, loué par les experts, le paysagiste ne revendique aucune signature. Rencontre avec un spécialiste des jardins, dont l'engagement nous guide.

À Paris, le rendez-vous est pris rapidement, un soir chaud de septembre. Louis Benech a la vie mouvementée de l'activité internationale qu'on lui connaît. Il est l'un de nos paysagistes les plus renommés, et il vient d'atterrir de Birmanie avec un projet imposant de jardin dédié à un hôtel sur un terrain en friche, et de multiples déclinaisons, dans une zone plutôt sèche du pays.

Comme un bon médecin, il en a ausculté tous les paramètres, avant de poser son diagnostic. Ce n'est qu'un des 60 dossiers « chauds » sur lesquels il planche avec ses équipes (15 personnes). Jamais le paysagiste français, loué jusqu'aux experts anglais du jardin pour son génie, ne marquera pourtant un signe d'impatience. À bientôt 60 ans (en février 2017), il paraît dix ans de moins. Chez lui, la prestance est

constante et l'œil pétillant d'enthousiasme à l'idée d'évoquer « *si possible plus le métier que soi-même* ».

Pour accéder à la terrasse où il nous reçoit, il faut grimper un escalier en angle, à pas lents, avec la sensation d'une décoration scrupuleusement

Passionné de botanique, Benech évoque le jardin des Cèdres pour ses collections uniques au monde.

pensée pour que chaque marche soit l'occasion de découvrir, sur les cimaises, une planche d'herbier. Une douzaine de ces tableaux attestent, jusqu'au second étage, de sa première passion, la botanique.

En sa compagnie sur sa terrasse arborée, nous voilà au cœur du sujet.

Mais pour le profane, plus aisé est de distinguer l'olivier et l'arbuste fruitier que les plantes en pots. On l'interroge sur un intrigant feuillage violette.

A-t-il un attachement particulier à cet *Oxalis triangularis* aux feuilles ornementales qui se déploient telles des ailes de papillon ? Lorsqu'il explique, l'érudite paysagiste procède par associations d'idées, voire « affinités électives ». Son argumentaire s'ébauche en paysage au gré de son savoir botanique et historique. Dans ce dialogue, nous bifurquons jusqu'au jardin des Cèdres des Marnier-Lapostolle (créateurs du Grand Marnier), à Saint-Jean-Cap-Ferrat, qui contient en France les plus gigantesques collections de plantes rares, entre 12 000 et 16 000 espèces et variétés, selon la saison à laquelle on s'attarde sur ce joyau.

Avec ces digressions, nous trouvons matière à convoquer les souvenirs. La fleur préférée de Louis Benech est un coquelicot. Pas rouge cocardier comme la variété que les béotiens que nous sommes connaissons ; non, le pavot *Romneya coulteri*, qui éclôt en « fleurs blanches généreuses, de la taille du blanc d'un œuf au plat ». Sa forme effrontément singulière l'a marqué dès l'enfance. Non pas à l'île de Ré, où ce fils

d'architecte a grandi avec son jeune frère sous le regard bienveillant d'une grand-mère paternelle « *jardinière dans l'âme* », mais en Provence, chez sa grand-mère maternelle. Celle-ci possédait deux jardins démonstratifs et peu entretenus : « *Dans l'un d'eux surnommé pompeusement Boromé, je me baignais à l'ombre, nageant doucement caché par l'épaisseur des Romneya qui bordaient le*

Loué même par les experts anglais, il a gagné sa renommée avec le jardin des Tuileries.

bassin, c'était dépaysant, apaisant, insolite. » On ne s'étonne plus que le paysagiste envisage le jardin comme un lieu de vie où la nature évolue, impose son rythme et son temps, sa maturité (dix ans au moins) ; lieu d'envies qui se vit. Du jardin, Benech pense forcément d'abord sol, topographie, expositions, climat... avec des doutes « *stimulants, pour se dépasser* » et le souci de ne point « *calquer une autre réalité* ». Il sait toutefois sinon les demandes de ses clients, leurs désirs. Symptomatique de leurs attentes, de notre époque, rejaillit souvent l'idée d'un jardin refuge ou d'un jardin nourricier. Un parc en Sologne, un jardin impressionniste au bord de la Loire, ou un autre encore à l'ombre du château de Villandry, voilà quelques-unes de ses œuvres à la sève d'exigences partagées, présentées dans *Louis Benech, douze jardins en France*, un beau livre d'Éric Jansen, préfacé par son ami Erik Orsenna (éditions Gourcuff Gradenigo, 220 pages, 39 euros).

Sa renommée internationale, le paysagiste l'a gagnée dans les années 1990, avec le remaniement du jardin des Tuileries. C'était le temps du travail acharné avec son regretté confrère et ami Pascal Cribier, et avec François Roubaud. Benech s'est ensuite accommodé de la célébrité tout en restant farouchement indépendant et discret.

Louis Benech, tout sourire, dit tout de ses jardins.

Chaleureux et affable, on découvre vite qu'il ne se confie jamais tout à fait, attentif aux dangers de la renommée. La presse internationale comme le milieu de l'édition rêvent qu'il se livre, lui, le paysagiste des Rothschild, des Pinault, de Pierre Bergé et Yves Saint Laurent, de Mick Jagger, lui, l'ami de Christian Louboutin, le complice de Jean-Michel Othoniel. N'aurait-il pas une photo de son dernier thé pris avec ses clients à Marrakech, ou celle d'un vol en jet privé avec les héritiers Agnelli, dont il réaménage un gigantesque jardin qui surplombe Turin ? Ne voudrait-il pas en dire un peu plus, lui qui connaît leurs jardins secrets ? De ces puissants, héritiers ou patrons du

Cac 40, il ne s'autorise à évoquer que « *le dialogue entre générations* », lorsqu'il existe, ou « *la simplicité et la confiance* ». Louis Benech est souvent devenu un intime. On le retrouve partout (de l'Élysée au parc de

Chaumont-sur-Loire), mais, face à d'autres projets trop « bling-bling », telle une rocaille hors norme aménagée au centre d'une piscine hollywoodienne, il peut s'offrir le luxe de refuser poliment. « *Jamais d'aménagements trop lisses.* » De ses jardins, même lorsqu'ils sont plats, on pourrait dire qu'ils sont « charpentés » à la manière d'un vin, pensés dans leur évolution, leur plénitude, leur potentiel. Benech le répète, il n'aime ni le définitif ni le démonstratif. « *Je n'ai pas de credo, jamais l'envie d'exprimer une signature, j'aime m'adapter à l'existant. Comme dans la vie, je n'aime pas être trop interventionniste.* » Ces grands défis n'en sont pas moins œuvres de rigueur, fruits d'un minutieux travail préparatoire et d'exécution.

Il commence sa carrière dans un haras normand, propriété du banquier Loel Guinness.

Versailles a incontestablement changé son CV. On lui doit le réaménagement du Théâtre d'eau. L'histoire retiendra qu'il fut en 2013 le premier à « réinterpréter » un terrain du parc du domaine de Versailles, débusquant son bosquet.

Il pourrait expliquer sa vocation en rappelant qu'enfant il a rencontré Louise de Vilmorin et exploré le jardin familial mais préfère rendre hommage à ses bienfaiteurs. L'ancien étudiant en droit (précurseur, sa thèse de droit comparé portait sur la protection des végétaux) a bifurqué diplôme en poche vers un apprentissage dans une pépinière du Hampshire, au Royaume-Uni. À son retour, il décroche un emploi de jardinier chez le banquier Loel Guinness, propriétaire du haras de Piencourt. « *Guinness m'a "prêté" à ses amis, dont les Rothschild* », s'amuse-t-il, trop modeste pour souligner son talent.

« *Le caméléon* ». C'est l'élogieux surnom que les Anglais ont trouvé pour résumer l'étendue de ses aptitudes et sa capacité à se fondre dans son environnement. L'essence de ses jardins n'en est pas moins l'exigence d'un juste cheminement. S'il ne devait défendre qu'une idée, ce serait celle de James Joyce : la quête d'être « *abandonné, heureux, près du cœur sauvage de la vie* ». ●

Virginie Jacobberger-Lavoué



PRESSE/ERIC SANDER